

Le Libertaire

hebdomadaire

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LA REVOLUTION
devant l'envahisseur

Rien n'est dangereux comme les théories. Il semble qu'en subordonnant sa pensée à l'observation d'un principe on doive nécessairement ouvrir la porte à la sottise. Nous amis de l'*Azant-Garde* sont en passe d'en faire l'expérience.

Dans le dernier numéro de cet organe, Kropotkin est présenté comme un nationaliste dont le « patriotisme démocrate, humanitaire, sentimental » est de tous points semblable au patriotisme de Gérault-Richard.

Entendez que s'il ne s'agissait ici que de laver Kropotkin de cette « accusation », nous n'eussions pas songé à solliciter une minute l'attention de nos lecteurs. L'intérêt suffit à cette tâche.

Mais il ne nous semble pas inutile d'élucider, à l'occasion de cet incident particulier, certain point de la tactique révolutionnaire. Il m'apparaît que sous couleur d'antipatriotisme, nombre de nos camarades sont à l'avant de commettre la plus grossière des bêtises.

Prenant prétexte de la déclaration publiée (i) de Kropotkin, j'ai, dans le dernier numéro du *Libertaire*, montré le parti que les révolutionnaires peuvent retenir d'une guerre. J'ai indiqué (après bien d'autres) les possibilités d'insurrection créées par une conflagration militaire. En cela, je ne faisais que reprendre et développer la pensée virtuellement exprimée dans la première partie de l'article : *Antimilitarisme et révolution*.

Le temps et la place me manquent, j'en négligeai volontairement la deuxième, m'opposant de l'examiner cette semaine.

Au risque d'encourrir l'épitète de patriote, je me hâte de dire que je m'y rallie sans réserve.

Que dit, en effet, Kropotkin, qui ne puisse être accepté d'un antipatriotique orthodoxe ? Quelles sont donc ces paroles qui suscitent la mercuriale de l'*Azant-Garde* ?

Voici le corps du délit déjà cité dans mon précédent article :

« Si la France est envahie par quelque puissance militaire, le devoir des révolutionnaires n'est pas de se croiser les bras et de laisser carte blanche à l'envahisseur. Il est de COMMENCER la révolution sociale et de défendre le territoire de la révolution pour la CONTINER. »

Ou je suis le plus parfait des crétins (ce qui, ma foi, n'est pas impossible) ou les mots ne signifient plus rien, ou pour mieux dire, si- gnifient tout ce que l'on veut.

Commencer la révolution sociale à la faveur du désarroi provoqué par une guerre : voilà, j'imagine, une thèse contre laquelle ne s'inscrira aucun des révolutionnaires de l'*Azant-Garde*. La continuer envers les forces militaires et policières — qu'elles opèrent pour le compte du gouvernement français ou sous la direction du Kaiser — ne leur paraîtra pas davantage condamnable.

Je ne suppose pas qu'il entre dans l'esprit d'un seul de nos camarades que s'il est légitime de renverser, par voie de violence, l'autorité de l'administration française, il est illégitime et anti-socialiste d'opposer, par les mêmes moyens, à l'établissement de l'autorité étrangère.

Effectuer une révolution pour n'en pas garantir les fruits contre tout danger, de quelque point de l'horizon que vienne la menace : serait-ce là la solution que proposent à nos suffrages les théoriciens de « la pure doctrine marxiste ? » On nous permettra de n'y pas soucire.

Et qu'on ne tente pas un rapprochement entre ce point de vue libertaire et le patriotisme de la Social-Lucullus.

Aucune méprise n'est possible.

La bande Jaurès-Gérault-Richard parle bien de défendre « le territoire de la Révolution », mais comprenez bien : de la Révolution passée. Aucun des banquises du P.S.U., lorsqu'il proclame la nécessité de sauvegarder la Révolution contre les forces militaires et réactionnaires de l'extérieur, n'entend désigner la révolution à faire, celle qui aurait pour première mission et pour conséquence rigoureuse de déposséder les forbans de la finance, de destituer les bravi de la politique pour donner au peuple des droits et des libertés. Pour les uns comme pour les autres, pour le menu-fretin rué à l'assaut des sinécures et des « honneurs » comme pour les mandarins parvenus et bien rentés, il ne s'agit que de veiller à ce que les institutions établies demeurent dans leur intégralité. Ce qui défendraient — ou ce que feraien défen- dre — l'état-major du socialisme uniifié, ce sont les formes présentes de la société : le mode de propriété en vigueur, la législation et le système économique actuels. Contre ce patriotisme conservateur je conçois que l'on s'insurge et qu'on refuse de participer à son application.

Mais l'action de sauvegarde immédiate qui consiste à repousser, les armes à la main, l'immixtion d'un facteur de réaction au sein d'un pays en insurrection pour la conquête (i) Je ne veux en aucune manière me préoccuper de propos prononcés au cours d'une conservation privée. Le Temps et les Temps Nouveaux ont publié une déclaration de Kropotkin : c'est sur cette déclaration seule qu'il faut discuter.

de son indépendance économique, diffère sensiblement de la situation précédente.

Dans le premier cas, on concourt à la conservation d'un état de choses qu'en temps ordinaire on condamne. Dans le deuxième cas, on dispute à l'ancien régime — représenté, en l'occurrence, par les armes de l'envahisseur — les positions nouvellement acquises. Ce n'est plus là un geste de patriote défendant le territoire, c'est le geste du libertaire assurant la perpétuation de sa victoire révolutionnaire.

Il ne faudrait cependant pas, sous couvert d'antipatriotisme, ignorer que les ennemis dont le « patriotisme démocrate, humanitaire, sentimental » est de tous points semblable au patriotisme de Gérault-Richard.

Entendez que s'il ne s'agissait ici que de laver Kropotkin de cette « accusation », nous n'eussions pas songé à solliciter une minute l'attention de nos lecteurs. L'intérêt suffit à cette tâche.

Mais il ne nous semble pas inutile d'élucider, à l'occasion de cet incident particulier, certain point de la tactique révolutionnaire. Il m'apparaît que sous couleur d'antipatriotisme, nombre de nos camarades sont à l'avant de commettre la plus grossière des bêtises.

Prenant prétexte de la déclaration publiée (i) de Kropotkin, j'ai, dans le dernier numéro du *Libertaire*, montré le parti que les révolutionnaires peuvent retenir d'une guerre. J'ai indiqué (après bien d'autres) les possibilités d'insurrection créées par une conflagration militaire. En cela, je ne faisais que reprendre et développer la pensée virtuellement exprimée dans la première partie de l'article : *Antimilitarisme et révolution*.

Le temps et la place me manquent, j'en négligeai volontairement la deuxième, m'opposant de l'examiner cette semaine.

Au risque d'encourrir l'épitète de patriote, je me hâte de dire que je m'y rallie sans réserve.

Que dit, en effet, Kropotkin, qui ne puisse être accepté d'un antipatriotique orthodoxe ? Quelles sont donc ces paroles qui suscitent la mercuriale de l'*Azant-Garde* ?

Voici le corps du délit déjà cité dans mon précédent article :

« Si la France est envahie par quelque puissance militaire, le devoir des révolutionnaires n'est pas de se croiser les bras et de laisser carte blanche à l'envahisseur. Il est de COMMENCER la révolution sociale et de défendre le territoire de la révolution pour la CONTINER. »

Ou je suis le plus parfait des crétins (ce qui, ma foi, n'est pas impossible) ou les mots ne signifient plus rien, ou pour mieux dire, si- gnifient tout ce que l'on veut.

Commencer la révolution sociale à la faveur du désarroi provoqué par une guerre : voilà, j'imagine, une thèse contre laquelle ne s'inscrira aucun des révolutionnaires de l'*Azant-Garde*. La continuer envers les forces militaires et policières — qu'elles opèrent pour le compte du gouvernement français ou sous la direction du Kaiser — ne leur paraîtra pas davantage condamnable.

Effectuer une révolution pour n'en pas garantir les fruits contre tout danger, de quelque point de l'horizon que vienne la menace : serait-ce là la solution que proposent à nos suffrages les théoriciens de « la pure doctrine marxiste ? » On nous permettra de n'y pas soucire.

Et qu'on ne tente pas un rapprochement entre ce point de vue libertaire et le patriotisme de la Social-Lucullus.

Aucune méprise n'est possible.

La bande Jaurès-Gérault-Richard parle bien de défendre « le territoire de la Révolution », mais comprenez bien : de la Révolution passée. Aucun des banquises du P.S.U., lorsqu'il proclame la nécessité de sauvegarder la Révolution contre les forces militaires et réactionnaires de l'extérieur, n'entend désigner la révolution à faire, celle qui aurait pour première mission et pour conséquence rigoureuse de déposséder les forbans de la finance, de destituer les bravi de la politique pour donner au peuple des droits et des libertés. Pour les uns comme pour les autres, pour le menu-fretin rué à l'assaut des sinécures et des « honneurs » comme pour les mandarins parvenus et bien rentés, il ne s'agit que de veiller à ce que les institutions établies demeurent dans leur intégralité. Ce qui défendraient — ou ce que feraien défen- dre — l'état-major du socialisme uniifié, ce sont les formes présentes de la société : le mode de propriété en vigueur, la législation et le système économique actuels. Contre ce patriotisme conservateur je conçois que l'on s'insurge et qu'on refuse de participer à son application.

Mais l'action de sauvegarde immédiate qui consiste à repousser, les armes à la main, l'immixtion d'un facteur de réaction au sein d'un pays en insurrection pour la conquête (i) Je ne veux en aucune manière me préoccuper de propos prononcés au cours d'une conservation privée. Le Temps et les Temps Nouveaux ont publié une déclaration de Kropotkin : c'est sur cette déclaration seule qu'il faut discuter.

de son indépendance économique, diffère sensiblement de la situation précédente.

Dans le premier cas, on concourt à la conservation d'un état de choses qu'en temps ordinaire on condamne. Dans le deuxième cas, on dispute à l'ancien régime — représenté, en l'occurrence, par les armes de l'envahisseur — les positions nouvellement acquises. Ce n'est plus là un geste de patriote défendant le territoire, c'est le geste du libertaire assurant la perpétuation de sa victoire révolutionnaire.

Il ne faudrait cependant pas, sous couvert d'antipatriotisme, ignorer que les ennemis dont le « patriotisme démocrate, humanitaire, sentimental » est de tous points semblable au patriotisme de Gérault-Richard.

Entendez que s'il ne s'agissait ici que de laver Kropotkin de cette « accusation », nous n'eussions pas songé à solliciter une minute l'attention de nos lecteurs. L'intérêt suffit à cette tâche.

Mais il ne nous semble pas inutile d'élucider, à l'occasion de cet incident particulier, certain point de la tactique révolutionnaire. Il m'apparaît que sous couleur d'antipatriotisme, nombre de nos camarades sont à l'avant de commettre la plus grossière des bêtises.

Prenant prétexte de la déclaration publiée (i) de Kropotkin, j'ai, dans le dernier numéro du *Libertaire*, montré le parti que les révolutionnaires peuvent retenir d'une guerre. J'ai indiqué (après bien d'autres) les possibilités d'insurrection créées par une conflagration militaire. En cela, je ne faisais que reprendre et développer la pensée virtuellement exprimée dans la première partie de l'article : *Antimilitarisme et révolution*.

Le temps et la place me manquent, j'en négligeai volontairement la deuxième, m'opposant de l'examiner cette semaine.

Au risque d'encourrir l'épitète de patriote, je me hâte de dire que je m'y rallie sans réserve.

Que dit, en effet, Kropotkin, qui ne puisse être accepté d'un antipatriotique orthodoxe ? Quelles sont donc ces paroles qui suscitent la mercuriale de l'*Azant-Garde* ?

Voici le corps du délit déjà cité dans mon précédent article :

« Si la France est envahie par quelque puissance militaire, le devoir des révolutionnaires n'est pas de se croiser les bras et de laisser carte blanche à l'envahisseur. Il est de COMMENCER la révolution sociale et de défendre le territoire de la révolution pour la CONTINER. »

Ou je suis le plus parfait des crétins (ce qui, ma foi, n'est pas impossible) ou les mots ne signifient plus rien, ou pour mieux dire, si- gnifient tout ce que l'on veut.

Commencer la révolution sociale à la faveur du désarroi provoqué par une guerre : voilà, j'imagine, une thèse contre laquelle ne s'inscrira aucun des révolutionnaires de l'*Azant-Garde*. La continuer envers les forces militaires et policières — qu'elles opèrent pour le compte du gouvernement français ou sous la direction du Kaiser — ne leur paraîtra pas davantage condamnable.

Effectuer une révolution pour n'en pas garantir les fruits contre tout danger, de quelque point de l'horizon que vienne la menace : serait-ce là la solution que proposent à nos suffrages les théoriciens de « la pure doctrine marxiste ? » On nous permettra de n'y pas soucire.

Et qu'on ne tente pas un rapprochement entre ce point de vue libertaire et le patriotisme de la Social-Lucullus.

Aucune méprise n'est possible.

La bande Jaurès-Gérault-Richard parle bien de défendre « le territoire de la Révolution », mais comprenez bien : de la Révolution passée. Aucun des banquises du P.S.U., lorsqu'il proclame la nécessité de sauvegarder la Révolution contre les forces militaires et réactionnaires de l'extérieur, n'entend désigner la révolution à faire, celle qui aurait pour première mission et pour conséquence rigoureuse de déposséder les forbans de la finance, de destituer les bravi de la politique pour donner au peuple des droits et des libertés. Pour les uns comme pour les autres, pour le menu-fretin rué à l'assaut des sinécures et des « honneurs » comme pour les mandarins parvenus et bien rentés, il ne s'agit que de veiller à ce que les institutions établies demeurent dans leur intégralité. Ce qui défendraient — ou ce que feraien défen- dre — l'état-major du socialisme uniifié, ce sont les formes présentes de la société : le mode de propriété en vigueur, la législation et le système économique actuels. Contre ce patriotisme conservateur je conçois que l'on s'insurge et qu'on refuse de participer à son application.

Mais l'action de sauvegarde immédiate qui consiste à repousser, les armes à la main, l'immixtion d'un facteur de réaction au sein d'un pays en insurrection pour la conquête (i) Je ne veux en aucune manière me préoccuper de propos prononcés au cours d'une conservation privée. Le Temps et les Temps Nouveaux ont publié une déclaration de Kropotkin : c'est sur cette déclaration seule qu'il faut discuter.

de son indépendance économique, diffère sensiblement de la situation précédente.

Dans le premier cas, on concourt à la conservation d'un état de choses qu'en temps ordinaire on condamne. Dans le deuxième cas, on dispute à l'ancien régime — représenté, en l'occurrence, par les armes de l'envahisseur — les positions nouvellement acquises. Ce n'est plus là un geste de patriote défendant le territoire, c'est le geste du libertaire assurant la perpétuation de sa victoire révolutionnaire.

Il ne faudrait cependant pas, sous couvert d'antipatriotisme, ignorer que les ennemis dont le « patriotisme démocrate, humanitaire, sentimental » est de tous points semblable au patriotisme de Gérault-Richard.

Entendez que s'il ne s'agissait ici que de laver Kropotkin de cette « accusation », nous n'eussions pas songé à solliciter une minute l'attention de nos lecteurs. L'intérêt suffit à cette tâche.

Mais il ne nous semble pas inutile d'élucider, à l'occasion de cet incident particulier, certain point de la tactique révolutionnaire. Il m'apparaît que sous couleur d'antipatriotisme, nombre de nos camarades sont à l'avant de commettre la plus grossière des bêtises.

Prenant prétexte de la déclaration publiée (i) de Kropotkin, j'ai, dans le dernier numéro du *Libertaire*, montré le parti que les révolutionnaires peuvent retenir d'une guerre. J'ai indiqué (après bien d'autres) les possibilités d'insurrection créées par une conflagration militaire. En cela, je ne faisais que reprendre et développer la pensée virtuellement exprimée dans la première partie de l'article : *Antimilitarisme et révolution*.

Le temps et la place me manquent, j'en négligeai volontairement la deuxième, m'opposant de l'examiner cette semaine.

Au risque d'encourrir l'épitète de patriote, je me hâte de dire que je m'y rallie sans réserve.

Que dit, en effet, Kropotkin, qui ne puisse être accepté d'un antipatriotique orthodoxe ? Quelles sont donc ces paroles qui suscitent la mercuriale de l'*Azant-Garde* ?

Voici le corps du délit déjà cité dans mon précédent article :

« Si la France est envahie par quelque puissance militaire, le devoir des révolutionnaires n'est pas de se croiser les bras et de laisser carte blanche à l'envahisseur. Il est de COMMENCER la révolution sociale et de défend

La Russie Sanglante

ma, le bateau-amiral nippon transmit par signaux les instructions du chef à toute la flotte. Chaque bateau fera ceci, occupera telle place, tendra à exécuter telle manœuvre. Tous les yeux étaient fixés sur ces gestes rythmés du grand mât de commandement comme sur les gestes d'un dieu caché. Il y avait un gaîté dans les couleurs multiples des pavillons qui s'agitaient. Enfin, un signal annonça la fin des instructions en recommandant de donner au dernier ordre qui allait être transmis la plus grande attention. Et voici la phrase dont chaque mot se grava dans le cœur des marins : « S'il le faut, il faut que chacun meure. Il faut que ce soit notre race, le Japon, qui ait l'avantage non seulement de la manœuvre, mais de l'héroïsme. »

— Parfaitement, nous crèverons mieux que les autres, répondirent sans doute les brutes qui, sans motif autre qu'un ordre, de leurs maîtres, allaient assassiner ou se faire assommer.

Il est peut-être très intelligent de la part des maîtres japonais de donner de tels ordres, en tous cas leur intérêt veut qu'on y obéisse. Il est évidemment beaucoup moins intelligent de la part des soldats de s'asseoir, parce que tel n'est pas leur intérêt — parce que l'intérêt d'un homme n'est pas de mourir, mais de vivre.

« Si excellent que soit l'officier, s'il n'emploie pas ces moyens-là, son effectif fond. Donc, il faut parler, sans cesse parler, parler à la compagnie rassemblée car c'est un auditoire, une assemblée, laquelle a son âme spéciale différente et meilleure que les âmes de chacun pris en particulier. C'est cette âme-là qui est intéressante et celle-là qu'il sagit de fanatiser. »

Encore un aveu, ô maladroit Baudin ! Ainsi ne peuvent opposer que des moyens religieux, du fanatisme, puisqu'en cherchant une voie nouvelle ils n'ont rien trouvé de mieux.

Il ne suffit plus de la musique des couleurs, de la ferblanterie, de la monnaie de singe, de la Loque. Il faut encore fanatiser par le discours.

Parler ! Parler ! Général Berteaux, homme de progrès, installez des phonographes partout dans les casernes !

Le curé, lui aussi, parle dans son église... C'est le même moyen qu'ont trouvé les prêtres de la religion patriote. Grande déconverte ! Il est aussi vieux que le gouvernement des troupes par la force de ruse.

Pour importer, M. Baudin nous promet de vérifier une fois de plus — et ce n'est pas de trop — que le patriotisme est la religion qui remplace aujourd'hui celle de Dieu, décadente.

La Patrie, c'est Dieu sur la terre.

Seulement, ayant fait descendre l'idole de son ciel, les bourgeois nous ont procuré par la moyen de la juger. Voilà pourquoi, pour peu que nous aussi nous parlions, non plus avec des mots creux et sonores, mais avec des idées substantielles et réalistes, le culte de la nouvelle idole ne durerait pas ce qu'a vécu le culte de l'ancienne.

Manuel Devaldes.

Le Triomphe Socialiste

Mon ami Lamasse, le teint frais, la face hilare, me happe au passage et, sans préliminaire : « Eh bien, ça marche, hein ! »

« Qui donc, qui est-ce qui marche ? »

— Ben, la sociale, parbleu ! nous y arrivons, nous y sommes.

— Ah !

— Comment « ah » ? Ça ne semble pas l'éthosiasme ; tu m'as l'air de te faufiler dans la peau d'un bourgeois. Alors, quoi ! tu ne vois pas que ça marche, que les nôtres arrivent, que les emplois, les fonctions, les hautes grades, la direction des affaires, tout ça appartient à nos amis, tout ça se socialise, quoi !

— Comprends pas bien.

— Non vrai, tu m'épates, s'exclama Lamasse, tu ne vois pas clair, alors ; eh bien, moi, je sais voir, je rentrarde, je prévois même ; oui, il y a un peu du prophète en moi. Ainsi, il y a de cela quelques années, à l'occasion d'une souscription en faveur de grévistes, (souscription qui illustre un journal socialiste) je n'inserai :

Un qui voudrait voir Jaurès président de la République 0 35 car mon vieux, tu sais moi je suis logique ; je me dis comme ça : c'est la République avec un président socialiste, c'est la République sociale. « Eh bien, j'en ai eu du flair ! Trois ans environ après mon cadeau de sept sous à la Petite..., non aux camarades grévistes, Jaurès faisait la pique à Deschanel : en cravate blanche, frac et escarpins vernis, il était salué par la garde militaire du Palais Bourbon ; tout doucement, la conquête des pouvoirs s'opérait ; Gérault devenait député nègre... »

— C'est alors qu'on s'expliqua son élégance et son style.

— Tu l'as dit.. Millerand continuait la socialisation du commerce et de l'industrie et sacrifiait à la société les misérables auteurs du *Manuel du soldat* ; tous les souverains, le tsar tout puissant lui-même, reconnaissaient en lui le socialisme régnant ; le Groupe Rénovateur de la Chambre augmentait sans cesse le nombre de ses adhérents ; l'unité était plusieurs fois proclamée... et pratiquée. Maxence Roldes devenait sous-ministre de la guerre, Félix Bataille bien compris, lui, qui, en 1871, n'a consenti à traiter qu'avec une assemblée issue du suffrage universel.

Aujourd'hui, cette balance, comme le disait si bien l'ex-président Cartier, constitue la clef de voûte, la pierre angulaire de l'édifice contre-révolutionnaire.

Ne soyons donc plus les complices bénévoles de notre propre asservissement. Ne donnons pas à nos ennemis les plus implacables, à l'imposture d'une fausse légalité, l'apparence même de notre acquiescence : car, ne l'oublions pas, c'est tout ce qu'ils désirent, que le Peuple ait l'autorité de sanctionner l'arbitraire en en prenant sa part, fut-ce en luttant contre eux : ce qui est le comble du machiavélique.

— « J'ai chaud ! »

— ... dans les commissions parlementaires, nos amis dirigeaient les débats, indiquaient le sens des réformes, socialisaient, socialisaient toujours. Et dernièrement, ces jours-ci encore (et c'est ce qui me fait dire que ça marche) n'a-t-on pas vu la Petite République s'élever au rang de grand quotidien et donner 25.000 fr. de prix pour un concours social-populaire, n'a-t-on pas vu tout ce que j'appellerai la vaillante noblesse socialiste s'élever pour défendre la Patrie, notre chère Patrie usurpée par les brutes nationalistes et salie par les politiques anarchistes ; n'a-t-on pas vu le citoyen Paul Brousse promener dans les cours et les parlements étrangers, la souveraineté auguste du Proletariat parisien, et hier, plus tard, le Congrès de Chalon (où siégeaient nos plus fidèles tribuns, Jaurès, Guesde, Vaillant, Laporte, Lesuire, Machin, etc., établissait savamment les infaillibles moyens de doter notre belle France d'un Parlement unanimement socialiste. »

— Pardon de l'interrompre, risquais-je,

mais tous ces noms que tu me cites désignent-ils bien des socialistes ?

— Comment peux-tu en douter ? Il ne serait pas socialiste, celui qui chante la *Bataille*, qui accula Casimir-Périer au suicide, qui donna au Peuple des chaume à quarante sous et des pardessus à dix francs ; il ne serait pas socialiste celui qui clama la *Carmagnole* à Carnaux, porta la bonne et réconfortante parole à tant de travailleurs en grève, celui qui faillit mourir de désespoir quand il fut contraint de confier sa fille aux bonnes soeurs ; pas socialistes encore, ces anciennes membres de l'Internationale, de la Commune, du groupe des réfugiés de Londres, ces disciples de Marx et de Proudhon ; sache, mon cher, que tu attaques en ces citoyens l'incarnation même du socialisme. C'est faire œuvre révolutionnaire que de douter un seul instant des sentiments généraux des camarades qui se dévouent, se sacrifient pour tenir les postes les plus périlleux, pour réaliser, enfin, la tant désirée conquête des pouvoirs publics. Mais, au fait, tu me fais bavarde et je suis bien pressé, je prépare mon embarquement pour Madagascar, parait qu'Augagneur va y fonder la sociale.

— Hein ?

— Oui, apprends qu'il est nommé vice-roi des Malgaches et rappelle-toi mon axiome politique : République, plus président socialiste, égale : République sociale.

Eug. Deniau-Morat.

La copie de notre collaborateur Harmel nous était parvenue trop tard, nous remettons la semaine prochaine la suite de sa remarquable étude sur « La Morale indépendante. »

Mystifications Populaires

IV

Lorsque les dirigeants visent l'argent ou le sang du Peuple, ils s'expriment en termes clairs et catégoriques, sans ambiguïtés ni circonlocutions.

Le perceleur, le garnissoire et le gendarme sont là, du reste, pour dissiper toute fausse interprétation.

S'agit-il au contraire, des droits du Peuple ? Les détenteurs du Pouvoir ont recours au langage énigmatique des syllabes, n'employant que des mots à double entente, pleins d'équivoques, de réticences, de sous-entendus.

Ces Janus vantent sans cesse leur honnêteté et leur franchise comme si personne ne devait, en douter, mais ils ne parlent jamais à la nation dans sa propre langue, qui est celle de la simplicité, de la clarté, de la sincérité et de la bonne foi.

Il est grand temps que cet éternel qui-proquo ait un terme ; que la duplicité et la fourberie ne soient plus les arbitres de nos destinées.

A moins d'être taxé de folie, on ne saurait méconnaître que chaque être humain est investi par la Nature du droit, qui est également pour tous, de concourir à la confection des Républiques.

Ce droit imprescriptible et primordial ne saurait être ni restreint, ni aboli, ni aliéné, ni délégué.

L'abdication, même en la supposant, par impossible, acceptable devrait, dans tous les cas, être renouvelée à l'occasion de chaque convention nouvelle.

Que les gouvernantes, que les riches montrent donc aux pauvres l'acte de renonciation formelle qu'ils auraient pu consentir !

Comment ! quand il s'agit de la vente ou de l'achat du moindre lopin de terre, du compromis le plus insignifiant, on est astreint à subir le notaire, le timbre, l'enregistrement, toute une série de formalités longues et coûteuses !

Et lorsqu'il est question de ce qu'il y a de plus sacré parmi les humains, de leur existence, de leur libre arbitre, de leur bonheur ou de celui des êtres qui leur sont chers, il suffira qu'ils désignent tous les 3, 4 ou 5 ans, plus ou moins, selon le caractère de leurs maîtres, de prétendus délégués qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne peuvent pas connaitre individuellement pour la plupart, et cela sans conditions, sans garanties préalables, non pas même pour un fait unique et déterminé d'avance, mais pour tous les actes de la vie sociale !

Allons donc ! Ce seraît de la démence ! Cependant, c'est ce qui a lieu à la honte de notre espèce.

Le suffrage universel que les faiseurs feignent de confondre avec la souveraineté populaire, n'en est que la contrefacon, la caricature ; ou, pour mieux dire, il ne constitue que l'un des attributs les plus secondaires de la souveraineté.

Envisagé comme institution isolée, le suffrage universel a si peu de rapport avec le gouvernement direct du Peuple, qu'il en est la négation la plus effrontée, la violation la plus flagrante.

La souveraineté qui se délégue, n'est plus la souveraineté.

Quel recours les opprimés peuvent-ils exercer contre leurs mandataires, dont l'unité s'est séparé de leur, et qui deviennent fatidiquement leurs ennemis, c'est-à-dire leurs maîtres ?

Si le suffrage universel devait être un acheminement vers la révolution sociale, ceux qui en ont fait leur chose, qui le manipulent à leur guise, l'abîment dans les 24 heures.

C'est précisément parce qu'ils ont la certitude qu'il a pour but de l'ajourner indéfiniment, qu'ils le préconisent sur tous les tons et le préchent par-dessus les toits, comptant naturellement sur l'appui des amis, brefs et des inconscients.

Déjà la plupart des monarchies de l'Europe s'apprêtent à l'introduire dans leurs Etats comme la parade la plus propre à retarder leur chute et à prolonger le règne que la République n'a pas vu la

petite République s'élever au rang de grand quotidien et donner 25.000 fr. de prix pour un concours social-populaire, n'a-t-on pas vu tout ce que j'appellerai la vaillante noblesse socialiste s'élever pour défendre la Patrie, notre chère Patrie usurpée par les brutes nationalistes et salie par les politiques anarchistes ; n'a-t-on pas vu le citoyen Paul Brousse promener dans les cours et les parlements étrangers, la souveraineté auguste du Proletariat parisien, et hier, plus tard, le Congrès de Chalon (où siégeaient nos plus fidèles tribuns, Jaurès, Guesde, Vaillant, Laporte, Lesuire, Machin, etc., établissant savamment les infaillibles moyens de doter notre belle France d'un Parlement unanimement socialiste. »

— Pardon de l'interrompre, risquais-je,

mais tous ces noms que tu me cites désignent-ils bien des socialistes ?

— Comment peux-tu en douter ? Il ne serait pas socialiste, celui qui chante la *Bataille*, qui accula Casimir-Périer au suicide, qui donna au Peuple des chaume à quarante sous et des pardessus à dix francs ; il ne serait pas socialiste celui qui clama la *Carmagnole* à Carnaux, porta la bonne et réconfortante parole à tant de travailleurs en grève, celui qui faillit mourir de désespoir quand il fut contraint de confier sa fille aux bonnes soeurs ; pas socialistes encore, ces anciennes membres de l'Internationale, de la Commune, du groupe des réfugiés de Londres, ces disciples de Marx et de Proudhon ; sache, mon cher, que tu attaques en ces citoyens l'incarnation même du socialisme. C'est faire œuvre révolutionnaire que de douter un seul instant des sentiments généraux des camarades qui se dévouent, se sacrifient pour tenir les postes les plus périlleux, pour réaliser, enfin, la tant désirée conquête des pouvoirs publics. Mais, au fait, tu me fais bavarde et je suis bien pressé, je prépare mon embarquement pour Madagascar, parait qu'Augagneur va y fonder la sociale.

— Hein ?

— Oui, apprends qu'il est nommé vice-roi des Malgaches et rappelle-toi mon axiome politique : République, plus président socialiste, égale : République sociale.

Eug. Deniau-Morat.

Dans notre dernier article, nous formulions le souhait — n'en pouvant nourrir l'espoir — que la conscience vint au peuple que son affranchissement intégral est subordonné à sa seule action, qu'en dehors d'elle il ne peut y avoir que duplicité et escamotage. Avions-nous tort ? Les derniers événements ne sont-ils pas venus confirmer l'exactitude de notre thèse ?

Jamais, sans doute, dans l'histoire de l'humanité, il n'a été donné de voir un soulèvement aussi général. Et pourtant le régime absolutiste qui s'oppose violemment à toute association rendait l'entente impossible. La situation géographique de la Russie n'était pas un mince obstacle à l'extension de l'esprit de révolte. L'état de servage et de profonde ignorance où croupissaient les populations était également une cause d'insuccès. Eh bien, en dépit de toutes ces difficultés — difficiles qui firent durer jusqu'à ce jour un régime abominable — le sang coula à flots. Ce n'est pas pour le triomphe de la Liberté. A peine pour cette parodie de Constitution, c'est semblant de régime libéral que des commissions serviles vont lentement élaborer ! Cette Constitution serait-elle semblable à celle dont les Français semblent si fiers, qu'elle ne vaudrait pas les sacrifices faits pour elle. Triste résultat d'un élan qui faisait espérer mieux !

Les réformistes de toutes nuances (socialistes, révolutionnaires, syndicalistes, etc.) font tous la même erreur grossière : la lutte des classes. Selon eux, il existe deux classes. D'un côté les exploités (ouvriers), de l'autre, les exploitateurs (patrons, dirigeants). Partant de ce point, ils considèrent comme logique l'organisation des exploités pour combattre les exploitateurs. C'est ainsi qu'ils essaient de légitimer l'action syndicale.

Je pense au contraire, que les classes n'existent que dans leur imagination et je ne connais que des individus.

Parmi ces individus, certains sont patrons ou

maîtres, d'autres sont ouvriers ; le grand nombre accepte la société actuelle et seul un petit nombre (des anarchistes) la combat.

Par conséquent seuls sont intéressants (à notre point de vue) non pas tous les exploités ou tous les exploitateurs, mais ceux de l'une ou l'autre catégorie qui sont anarchistes.

Ensuite, il est risible de parler de la domination des capitalistes et des bourgeois.

Est-ce leur puissance personnelle qui nous asservit ? Non ! La société actuelle ne dure que parce que les non privilégiés sont assez bons pour consolider leur acceptation et leur participation les rouges sociaux fonctionnant à l'avantage des privilégiés.

L'ennemi n'est donc pas seulement le patron, le patronage, etc., mais surtout l'ouvrier, le soldat dans lesquels ils puissent leur raison d'être et leur force. Dans ce cas que nous parlent-on de classes ? de solidarité ouvrière ? Folie !

Tous les inconscients sont nos adversaires,

J'ai dit que le syndicat avait pour but d'essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers, J'ai démontré qu'en tant que ce qui n'est pas utile pour nous, il n'est pas éprouvé. Des événements qu'on ne saurait prophétiser ne peuvent manquer de surgir.

Le tzar aura beau être prodigue de concessions, il ne saura apaiser la tourmente. Du

tzar, le veillent ou non les Russes qui

sont à la tête du mouvement insurrectionnel

non sont que des copistes de la Révolution française. Ils ont le même langage pompeux,

les mêmes attitudes théâtrales. Ils se satisfont des mêmes palliatifs.

Ils ont surtout le même sentiment de

l'insécurité, de la peur et de la haine.

Le tzar aura beau être prodigue de

concessions, il ne saura pas faire de l'insécurité.

COLONISATION

pourra être qu'adversaire de ces milieux, puisqu'il est prouvé que leur action est anti-anarchiste. Leur œuvre devra être exclusivement une œuvre d'éducation anarchiste, par conséquent anti-syndicale.

Deux mois en dehors du sujet : Je vous suis inconnu, dites-vous, alors qu'il n'en est pas de même de vous. Qu'est-ce que cela prouve ?

La renommée aux cent bouches a porté jusqu'à moi, non seulement votre nom, mais ceux de Louvet, Jaurès, Déroulède et bien d'autres.

Eux aussi ignorent et pourtant je les connais. Est-ce suffisant pour m'incliner devant eux sans contre ?

Cette comparaison ne vous offensera pas, je l'espère.

Honnit soit qui mal y pense et bien à vous.

André Lorulot.

Je vous remercie de votre offre de librairie. J'ai lu tout cela. J'ai même eu le tort, il y a deux ou trois ans d'en déporter, je le regrette. Pour ma part je ne vous en propose aucun, je me contente de vous inviter à venir dans les groupements anarchistes pour y discuter fraternellement, cordialement, soit en entretenant certaines campagnes.

A. L.

Causerie Ouvrière

IL FAUT CHOSIR

Aux ouvriers russes.

Extrêmement tragique la phase actuelle de la révolution en Russie.

Se ressaisissant, l'élément policier et gouvernemental avec l'aide précieuse des journalistes antisémites, a réussi à déchainer contre les Juifs et les révolutionnaires, la tourbe nationaliste et antisémite. Résultat : 1.000 morts et plusieurs milliers de blessés !

C'est parce que les promesses d'un tsar effrayant ont été prises au sérieux, que s'est relâchée l'action terriblement révolutionnaire des ouvriers en grève. C'est parce que la grève ne s'est pas encore assez étendue et que les actes de violence ont été trop peu fréquents de la part des grévistes, que ces tragiques événements, comme celui du massacre d'Odessa, se sont produits.

On n'a peut-être pas assez compris en Russie qu'une grève générale, dans ces circonstances telles, ne peut pas être autre chose qu'une Révolution ; et celle-ci n'est réelle qu'autant qu'elle va jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'elle exproprie l'industrielisme capitaliste et renverse l'autorité. La révolution avorte.

Mais nos camarades russes écoutent trop sans doute, ceux qui veulent, en Russie comme en Pologne, prêter de la Révolution russe, comme profité de celle de 1793, la bourgeoisie française. La légion du passé leur est incomme. Des libéraux, des modérés, des socialistes, même, arrêtent le mieux qu'ils peuvent, l'élan populaire, chassent les énergies et tentent de persuader que l'effet aura été suffisamment produit, le but parfaitement atteint par la grève générale dès qu'on aura obtenu un empire constitutionnel en remplacement de l'empire autocratique.

En effet, les événements prouvent qu'une révolution qui ralentit sa marche est une révolution manquée. Lorsqu'en est en route, il faut aller jusqu'au bout. Des deux choses l'une : ou mourir peut-être en combattant avec la satisfaction de contribuer à l'établissement d'une liberté durable, ou mourir sûrement sous les coups de la réaction !

Aussitôt que les révolutionnaires deviennent sentimentaux, et craignent de voir tomber le sang des misérables agents de réaction, c'est le leur qui va couler, c'est ce qui se passe en Russie.

La semaine dernière, je disais : « Pas de pitié ! » C'était là un cri humain ! Je le répète aujourd'hui : « Pas de pitié ! ou c'est la mort pour vous révolutionnaires ; ou c'est la Révolution manquée, la liberté noyée dans votre sang. »

Aussitôt que le révolutionnaire en période d'action parle de s'humaniser ; aussitôt qu'un faux sentimentalisme s'empare de lui, c'est la sauvagerie, la cruauté, la bestialité inconsciente qui se dressent alors contre lui et l'écrasent.

Ah ! vous voulez épargner les monstres sanguinaires : le tsar, les grands-ducs, les ministres, la cour, les gouverneurs, les popes, les patrons, les riches, les généraux, les policiers, les journalistes, les cosaques et toute la clique qui vit du mal et de la honte ! Eh ! bien, travailleurs, tout cela prend la vigne qui vous abandonne et va vous massacer et vous exterminer parce que vous n'avez pas su massacer, exterminer tout ce qui entravait la marche de la Liberté.

Et ! quoi ? Les moyens chimiques dont vous savez si bien faire usage par moments ne peuvent-ils se multiplier à l'instant même où tout s'affole ? Voulez-vous donc que le sang coule seulement des plaies qui vous seront faites ? Voulez-vous donc que soit imputé le sacrifice de tant de vies et la résignation va-t-elle faire place à la révolte ?

Ouvriers russes, si vous croyez aux paroles des mauvais bergers, si vous avez fait aux promesses des puissants vous aurez peut-être le suffrage universel que nous avons en France ; vous aurez peut-être un empereur constitutionnel comme Guillaume II ou une République sclérate comme la nôtre ; mais vous n'aurez pas plus que nous, ouvriers de France, le bonheur, ni la liberté !

Juifs ou Chrétiens, tous s'accordent, vous le voyez bien, parmi les riches et les heureux pour aider le tsar ou ceux qui le reniqueront à rétablir l'ordre !

Rétablissement l'ordre, c'est noyer dans le sang la Révolution en œuvre. C'est submerger dans le sang des héros toutes les idées de révolte, de science, de liberté.

Le voudrez-vous, ouvriers russes ?

La situation est critique et l'heure est solennelle : ou la réaction vous exterminera, ou si vous cédez, si vous restez, vous devrez votre action, ou vous réussirez à faire la Révolution, à établir l'entente des producteurs entre eux et à instituer une société basée sur la liberté. Cela, au prix du sang de tous ceux qui sont morts en luttant avant vous ; cela au prix du sang de ceux qui peuvent encore mourir en combattant, mais avec l'espoir de voir le combat se continuer jusqu'à la victoire !

Il n'y a pas de milieu : être tous tués sans profit ou risquer de mourir pour la liberté !

Il faut choisir ! G. Yvelot.

Le format du *Libertaire* est par trop exigü pour entreprendre la tâche de dénoncer, une à une, les atrocités sans nombre, commises par les administrateurs coloniaux.

Nous laisserons cette besogne aux grands quotidiens qui, à défaut de sincérité, ont des combinaisons politiques à mener à bien, en entretenant certaines campagnes.

Nous ne prendrons donc pas partie contre Gentil pour de Brazza et réciprocement ; notre rôle se bornera à épingle, à mettre en vedette la manière de civiliser, des gens qui nous représentent et qui maintiennent d'une main ferme — trop ferme ! — le drapeau français sur des terres usurpées.

Nous laisserons les Gaud et Toqué, bourgeois d'hier, « expier », aujourd'hui, leur frère malade vis-à-vis des nègres, dans les angoisses d'une maison centrale. Nous avons en nous trop d'humanité, trop de réelle pitié pour ajouter aux tourments qu'ils endurent. Et, quand nous songeons que des hommes ne valent pas mieux qu'eux, tout aussi criminels, paraissent, posent à la petite vertu et les frappent impitoyablement, il y a en nous quelque chose qui proteste et nous fait presque plaindre ces deux comparses.

Nous étions déjà fixés sur la façon de conquérir des colonies. Vigné d'Octon, dans maints livres : « La Gloire du Sabre », « Terre de Mort », etc., avec force éloquence et preuves à l'appui, nous montre le peu de cas que fonde la vie humaine les soudards portant le « Drapeau de la civilisation », en ces pays lointains.

Des villages incendiés, les troupeaux volés, les habitants implacablement abattus, sans considération de sexe ou d'âge. La partie mal échappée au massacre, soumise au plus odieux esclavage, et l'autre prise d'assaut pour l'assouvissement des passions de brutes déchaînées.

Voilà les faits, — la raison se refuse à les croire tant ils sont hideux, — dont Vigné d'Octon offre les preuves en demandant à être pourvues.

La machine judiciaire, qui mit tant de hâte, ces jours derniers, pour arrêter, perquisitionner, poursuivre nos amis de l'A.I.A., en mécanisme bien stylé ne broncha pas.

N'était-ce pas l'aveu flagrant, irréfutable, que Vigné d'Octon avait dit vrai ?

La conquête accomplie par de pareils moyens, devait entraîner avec elle une administration adéquate.

Un pays conquis, le sans-gêne est de rigueur. Les administrateurs coloniaux et les agents des comptoirs commerciaux le firent bien venir aux pauvres noirs dépouillés et déshabillés.

Tous les moyens furent employés pour les pressures et les tondre comme de vulgaires moutons. Il faut bien que le haut commerce s'enrichisse ! Quand le commerce va, tout va !

En effet tout allait bien là-bas, pour ces budgétaires. Un point noir cependant assombrit l'âme de ces « exilés ». La vie y était d'une monotone désespérante. Le nègre était tout indiqué pour servir de distraction. Ils trouvèrent des joies sadiques à la contemplation des grimaces horribles, provo-

tant les énergies et tentent de persuader que l'effet aura été suffisamment produit, le but parfaitement atteint par la grève générale dès qu'on aura obtenu un empire constitutionnel en remplacement de l'empire autocratique.

Il nous incombe de dessiller les yeux des aveugles, complices inconscients, eux aussi, des ignominies qui se commettent. Voilà notre tâche !

Tâche relativement facile ; il faut bien constater que, malgré tous les éléments d'ignorance, semés, comme à plaisir, pour entêmer la conscience populaire, celle-ci a parfois des lucidités soudaines. Et, l'on ne suppose pas impunément sa naïveté.

Certes, ce n'est pas l'œuvre d'un jour, mais, petit à petit, l'humanité s'éveille, et le moment vient où les tyranneux se croyant bien abrités, la vérité lumineuse fait tomber les masques.

Henri Dayon.
M. BRUNETIERE A HONTE
DE FRANÇOIS COPPEE

que des huit heures suit quand même son petit bonhomme de chemin.

Voici qu'une puissante administration, la compagnie Chatillon-Commentry, qui a des bagages industriels un peu partout, à Fourchambault, à Neuves-Maisons, à Montluçon, etc., vient d'inaugurer un nouveau truc. Se rendant compte qu'il sera bien difficile de s'opposer à l'application des huit heures en fermant les portes de ses bagages, cette compagnie qui travaille en grande partie pour l'Etat français et... les autres, songe à laisser lesdits bagages ouverts au lieu de les fermer. Dans chaque usine, il y a un assez grand nombre d'employés, bureaucratiques, dessinateurs. Or, voilà tout trouvés ceux qui devront, en cas de grève, remplacer les travailleurs. Depuis quelque temps, tour à tour, les dits employés sont placés durant quelques jours aux machines-outils, fours, laminoirs afin d'être en état de faire fonctionner ou de paraître faire fonctionner les usines de la compagnie.

Reste à savoir si ce procédé sera aussi efficace que le croient les gros bottins de la compagnie en question ; reste à savoir si, au premier mal prochain, les afflés étant vidés de leurs nègres habituels, les employés consentiront à faire une besogne de faux-frères, consentiront à être des traîtres à leur propre cause en oubliant que les travailleurs manuels sont comme eux des exploités dont les intérêts sont liés aux leurs ; reste à savoir si le prolétariat en jaquette consentira à faire le jeu de la classe patronale ?

On peut en douter. Néanmoins, il importe que les militants syndicalistes, que la classe ouvrière organisée, que tous ceux enfin qui veulent les huit heures se battent. Qu'ils avisent à s'opposer à tout ce que la bourgeoisie capitaliste tentera contre la journée de huit heures, commencement de la mise en vigueur des désirs des volontés du grand parti du Travail.

Louis Grandidier.

Un scandale littéraire

Il y a quelques mois, la *Revue des Deux Mondes* publiait un papier de François Coppée, intitulé *Château à vendre*. Les vers en étaient si plats, si niais et si bontons, que plusieurs lecteurs crurent, un moment, à une parodie agréable de Coppée lui-même. Quelques abonnés de M. Brunetière protestèrent contre l'insertion de cette « littérature ».

Notre confrère *L'Œuvre Nouvelle* fit quelques citations cocasses et rudoya fortement le directeur de ces anéries qui feignait d'ignorer les sublimes stances de Moreas et réservait son recueil aux insanités littéraires de ses amis politiques.

Or, le voilà qui récidive. La *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre publie une nouvelle pièce de François Coppée, intitulé *Château à vendre*. Les vers en étaient si plats, si niais et si bontons, que plusieurs lecteurs crurent, un moment, à une parodie agréable de Coppée lui-même. Quelques abonnés de M. Brunetière protestèrent contre l'insertion de cette « littérature ».

Notre confrère *L'Œuvre Nouvelle* fit quelques citations cocasses et rudoya fortement le directeur de ces anéries qui feignait d'ignorer les sublimes stances de Moreas et réservait son recueil aux insanités littéraires de ses amis politiques.

D'autre part, il apparaît clairement que les innombrables actes d'arbitraire (intimidation, perquisitions, arrestations) dont nous fumes et sommes encore l'objet de la part du gouvernement républicain, n'ont pour but que de briser l'élan révolutionnaire de notre propagande, dont les effets deviennent de plus en plus menaçants pour la sécurité des puissants du jour.

Les fureurs de la presse bourgoise, les colères des gredins, que les coups de force policiers tentés sur notre dos n'ont suffi à calmer, loin de paralyser notre action, ne peuvent, au contraire, que stimuler notre énergie à l'accomplir jusqu'au bout.

L'efficacité de notre besogne se mesure aux protestations qu'elle soulève chez nos adversaires. Ces derniers chromonément ainsi sa valeur,

Il importe que les sections redoublent d'ardeur, d'opiniâtreté dans la lutte qu'elles ont entreprise contre le soutien essentiel des privilégiés capitalistes. Si elles le veulent, l'A. I. A. peut être le meilleur outil de destruction du militarisme.

Il faut que les hommes libres se pénètrent bien de cette idée que la vie de cette institution, honte des temps présents, est subordonnée à la somme d'efforts qu'ils apportent dans la lutte. Et c'est pourquoi nous voulons insister auprès des sections sur la tâche nettement déterminée qu'elles ont à accomplir.

La force de notre Association réside dans le fait qu'elle est indépendante de toute alliance équivoque. Ses initiateurs ont voulu réunir sur ce terrains commun toutes les forces révolutionnaires qui, dispersées, ne pouvaient acquérir la même puissance.

Loin d'être le fait d'une coterie, les sections doivent, au contraire, ouvrir toutes grandes leurs portes aux activités révolutionnaires pour qu'elles puissent s'y manifester librement. Si l'on veut bien admettre que l'Association est une nécessité essentielle de la propagande, il est important que les membres d'une organisation — et c'est le cas pour l'A. I. A. — tiennent compte des exigences, administratives ou autres, qu'elle comporte.

En satisfaisant au minimum d'administration de l'A. I. A., les sections assurent ainsi le fonctionnement de cet organisme de lutte. Cela permet, en outre, de faire une propagande d'autant plus intense qu'elle est plus générale. Dans un prochain article, nous envisagerons plus particulièrement cette question.

Le Congrès international de l'A. I. A. devait se tenir, au printemps prochain, à Genève, dès aujourd'hui les sections doivent œuvrer pour qu'il ait le plus de retournement possible. Sa réussite sera la plus belle réplique que nous pourrons donner à nos détracteurs.

E. M.

L'Agitation

MONTLUCON

Les militants montluçonnais avaient, il y a quelques semaines, annoncé leur intention de faire paraître un organe libertaire dans l'Allier. Les persecutions dont ils furent l'objet les empêchèrent de mettre leur projet à exécution à date voulue. Ce n'est que partie remise.

L'Ingré paraîtra quand même. Des listes de souscriptions sont lancées qui devront permettre à l'organe en question de voir le jour. Une commission a été choisie dont le trésorier est le camarade Duchêne, rue Neuve, à qui les détenus de listes devront envoyer les fonds.

EN ESPAGNE

Le jury de Madrid vient, une fois encore, de prononcer contre la liberté de pensée. Douze savants transformés en juges, pour la circonsistance, viennent de condamner le camarade Berméjo à huit ans de travaux forcés.

Berméjo, il est vrai, s'était rendu coupable d'un crime horrible ; il avait osé, au cours d'un meeting, s'élever contre les entrepreneurs des travaux de construction du réservoir de la puissante compagnie madrilène des Eaux, responsables de la catastrophe où plusieurs ouvriers trouvèrent, il y a quatre mois, la mort à la suite d'un éboulement dû à la mauvaise qualité des matériaux employés.

G. Y. M. A.

PARIS IV^e

Le lundi, 13 courant, réunion générale de la section 7, rue Fauchonier. Causerie par le citoyen Bruckère.

QUINZIÈME

Samedi, 11 novembre, à 8 h. 30 du soir, salé de l'Emancipation, 38, rue de l'Eglise, réunion de la section.

Les camarades sont priés d'y venir en grand nombre.

VINGTIÈME

Réunion le 13 novembre, à 9 heures du soir, 27, rue des Maronites.

Decisions à prendre pour les réunions de la section. — Urgence.

ASNIERES

Mardi dernier, la section, de concert avec la section du Parti socialiste, donnait une grande réunion publique qui a obtenu le plus brillant succès. Cinq cents personnes, au bas mot, comprenaient l'auditoire. C'est dans la plus grande attention que le conférencier, Gustave Hervé, exposa la thèse antipatriote et antimilitariste. On connaît la dialectique convaincante de Gustave Hervé. Débarrassée de tout artifice oratoire, sa parole hardie et communicative force la réflexion du plus réfractaire. La forme concise dans laquelle l'auteur de *Leur Patrie* traite son sujet, ne laisse pas pour aucune équivoque. Chez lui, nulle ambiguïté, la phrase est tranchante, catégorique, volontairement brutale.

Après avoir percé à jour la religion patriote, examiné, analysé et réduit à néant l'échafaudage de sophismes à l'aide duquel les satifauts tentent de légitimer les haines internationales, les conflagrations guerrières, les combinaisons financières et les ignominies du régime militaire, Hervé montre l'action régressive de l'état-major socialiste en marche vers le pouvoir. L'orateur indique ensuite quelle devra être l'attitude du prolétariat mondial, en cas de guerre. Refuser de participer à l'entreprise des gouvernements et tirer parti en vue d'une transformation sociale de l'état particulier créé par l'ordre de mobilisation, tel est, suivant Hervé, les deux phases qui doivent révéler l'action ouvrière des deux côtés de la frontière.

Après lui, M. Tander, qui se réclame du nationalisme, vient attester la vitalité de l'esprit patriote. Il s'insurge contre la lacheté et l'apauvrissement des sentiments bas, que semblent vouloir flatter et exalter les internationalistes en présentant l'abstention en période de guerre.

Hervé riposte. « Nous n'avons pas, dit-il, la même conception de la valeur et du courage. L'acte d'un homme qui se dresse contre toutes les forces coercitives d'un pays, contre le chauvinisme bestial de la populace, m'apparaît comme un acte autrement courageux que le geste de celui qui, sans révolte et sans discussion, cède à l'injonction du gouvernement. »

Un ordre du jour, consacrant les idées exposées aux cours de la réunion par Gustave Hervé, est accepté à l'unanimité moins sept voix.

Une collecte, faite en faveur des victimes du complot policiers des révolutionnaires russes, prouve 16 fr. 60. La moitié de cette somme est versée au *Libertaire*, le reste est adressé aux Israélites de Russie, pour l'achat d'armes de défense. Cet exemple mérite d'être suivi.

La section se réunira le vendredi 11, salle Bellier, rue des Bourguignons, Asnières.

Ordre du jour : *Les poursuites contre le C. N. L'organe de l'A. I. A.*

LYON

Une nouvelle section s'est constituée aux Brotteaux. Nous invitons tous les camarades qui voudraient y adhérer, à se faire inscrire le vendredi, au café Nigay, 68, rue Mongolfier.

SAINT-CLAUDE

La section se solidarise entièrement avec les signataires du manifeste poursuivi, et réclame sa part des poursuites intentées.

BORDEAUX

Réunion des camarades, dimanche 12 novembre, chez Lachaud, 4, rue Karreyre.

Ordre du jour : *Nomination d'un nouveau secrétaire ; questions relatives à l'A. I. A. ; affaires des affiches ; questions diverses.*

Les camarades sont instamment priés de venir.

MARSEILLE

Vu l'importance des événements actuels, relatifs à l'anarchosyndicalisme, tous les camarades des sections de Marseille sont priés d'assister à la réunion extraordinaire qui aura lieu le dimanche 12 novembre, à 6 heures du soir, au bar Frédéric, 11, rue d'Aubagne.

ANDUZE

La section, à l'unanimité de ses membres, demande à être comprise dans les poursuites exercées contre le comité national.

Une liste portant les noms des adhérents à la section a été adressée au comité.

COUERON

A la suite d'une conférence du camarade Marsac, secrétaire de la section de Chantenay, une section a été formée à Couerou.

Invitation est faite à tous les antimilitaristes pour grossir le nombre des adhérents.

S'adresser au camarade Henri Bauché.

ST-GENIS-LAVAL

La section déclare se solidariser entièrement avec les signataires du manifeste « Aux Conscrits », et réclame sa part de poursuites.

FIRMINY

Les membres de la section de Firminy, après avoir pris connaissance du texte de l'appel aux Conscrits, pour lequel les camarades du C. N. sont poursuivis, déclarent approuver le C. N., et se solidarisent avec lui dans l'œuvre entrepris.

Rousset-Galhauvan, Grand Ant., Pichon-Guérard, Demeure, F. Demeure, Et. Charais, F. Barne, Jacquemet, Vincent A., Reynard J.-B., Perrin Alfred, Auger, Lagrange, etc.

ROUBAIX

La section de Roubaix se solidarise avec les signataires du manifeste « Aux Conscrits », aprouve entièrement les termes de l'affiche et réclame sa part de poursuites.

Pour la section :

P. Potteau, Georges Bultjauw, A. Potteau, C. Souriau, H. Bultjauw, A. Maës, L. Dejaeger.

MONILUCON

La section proteste énergiquement contre les poursuites dont est l'objet le Comité National, et déclare se solidariser avec ce dernier ; réclame sa part de poursuites, si le gouvernement de défense républicaine veut leur faire cet honneur.

Vingt-neuf membres présents ont signé.

POUR LA SECTION :

P. Potteau, Georges Bultjauw, A. Potteau, C. Souriau, H. Bultjauw, A. Maës, L. Dejaeger.

BEAUCOUPE D'ENFANTS ?

Consequences individuelles, familiales et sociales de la liberté de la maternité.

Communications

L'UNIQUE

Dans le but d'élargir le cercle de la propagande anarchiste et d'atteindre certains milieux où les journaux hebdomadaires ne pénètrent pas ou n'exercent que peu d'influence, divers camarades ont résolu de faire paraître une revue mensuelle anarchiste.

Le groupe initiateur s'est assuré le concours de nombreux écrivains anarchistes ou anarchisants qui essaient de dégager la philosophie de l'anarchisme et de divers propagandistes à même de présenter, suivant leur expérience, des propositions de tactique anarchiste. Pourvu que les camarades lui préfèrent vie, cet organe : *L'Unique*, sera ce qui nous manque et que l'on trouve meilleurs, chez les socialistes notamment : une revue mensuelle des idées et du mouvement anarchiste.

Les organisateurs espèrent que le concours d'autrui camouflera le nom de leur futur défaut dans cette œuvre. Ils pensent en conséquence ceux que ce projet intéressera, tous, n'est-ce pas ? — de dieux dans la mesure de leurs forces : par l'envoi d'une souscription volontaire, la promesse d'un abonnement et la demande de listes de souscription, nous insistons surtout pour que les camarades sympathiques se hâtent de nous demander des listes de souscription et de les faire remplir, de telle manière que *L'Unique* puisse paraître en janvier prochain.

Adresser la correspondance et les envois de fonds au camarade Paul Maubel, 47, rue Daumesnil sur l'*Entente économique*.

Ligue de la Régénération humaine

Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, Lundi 20 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande Conférence publique, sous la présidence d'Édouard Fournier, avec le concours de Mme Nelly Rotblat. Sujet traité :

BEAUCOUP D'ENFANTS ?

Consequences individuelles, familiales et sociales de la liberté de la maternité.

Camarades,

Les progrès nationalistes et révolutionnaires vous disent : Falles-nous beaucoup d'enfants, nous vous ferons des soldats...

Les prières de toutes les religions proclament : Croissez et multipliez...

Les capitalistes encouragent les nombreuses familles par des primes à la fécondité.

A ces exhortations intéressées nous opposons : La liberté des adultes à ne procurer que selon leur volonté dans les limites assignées par la production des aliments ; notre souci de l'amélioration de l'espèce humaine, en vue de plus de bonheur et de plus de liberté.

Autour gratuit de chants, poésies, proses, par Mmes Marchey, de l'Odeon ; Th. Clément, M. Camille Sorde, de l'Odeon.

Prix des entrées : Réservées, 2 fr. ; Parterre, 1 fr. ; Galeries, 0 fr. 50.

L'Education Mutualiste

Université Populaire de Choisy-le-Roi

Siège social : 50, rue Chevreuil

Entrée Gratuite. Les conférences commencent à 8 h. 1/2 précises et sont entièrement libres.

Samedi 11 — Armand : *Les Doukhobors, origine, histoire, aventures au Canada* (avec projections).

Dimanche 12. — A une heure : Réunion amicale, jeux divers, photographies. — A 3 h. 1/2 : G. Paul : *La question agricole*.

L'Aube Sociale

Université Populaire

4, passage Davy (av. de St-Ouen, 50, 18^e) Vendredi 10. — Dr Mailfano, de l'Institut Pasteur : *La méthode scientifique*.

Mardi 14. — Jeanne Dubois : *Le bonheur et la femme dans son rôle de mère*.

Vendredi 17. — Vulgar : *Origine des vices (III)*.

Mardi 22. — Mlle G. Coblenz : *L'Evolution de l'antisémitisme*.

Vendredi 24. — Mme Zielinski : *Le mouvement révolutionnaire en Pologne*.

Mardi 29. — Dr Querry : *De la syphilis et ses conséquences (projections)*.

Groupe d'Education Libertaire

du XII^e Arrondissement

22, rue du Rendez-Vous cité du Rendez-Vous.

Mardi 14 novembre, à 8 h. 1/2, Mme Zielinski : *Cours de médecine pratique*.

Judi 16 novembre, à 8 h. 1/2, réunion mensuelle des coopérateurs communistes de Paris et de la banlieue.

THEATRE

Le Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), comédie en 1 acte..... 1 35 1 50

Le Ressort (Urbain Goher), étude de révolution en 4 actes..... 1 80 2 "

L'Épidémie (Octave Mirbeau), 1 acte..... 0 90 1 "

Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte..... 0 90 1 "

La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes..... 1 75 2 "

Le Voile du honneur (G. Clemenceau), pièce en 1 acte..... 1 75 2 "

Jacques Damour (Léon Henrique), après la nouvelle de Zola, 1 acte..... 0 90 1 "

Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte..... 0 90 1 "

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par Hanriot..... 0 50 0 60

Mais quelqu'un trouble la fête (Louis Marsolleau), pièce interdite.....

Hors les lois, un acte en vers (Louis Marsolleau).....

L'Amour libre, 1 acte (Vera Starkoff)..... 1 30 1 50

L'Argent, comédie en quatre actes (Emile Fabre)..... 1 75 2 "

L'Article 330, un acte (G. Courteil)..... 0 90 1 "

La Première Salve, drame en un acte..... 0 90 1 "

En détresse, un acte (H. Févre)..... 1 30 1 50

EDITIONS DIVERSES

L'Anarchie (Kropotkin)..... 1 20 1 25

Paroles d'une Révolté (P. Kropotkin)..... 1 25 1 75

La Substance universelle (Albert Bloch et Para-Javal)..... 1 25 1 30

De Ravachol à Casero, notes et documents (Henri Varennes)..... 2 75 3 25

Aspects (A. Retz)..... 3 20 3 50

Arabesques (A. Retz)..... 3 20 3 50

Histoire de La Commune (Lissagaray)..... 3 20 3 50

Éléments de science sociale (La Pauvrety, la Prostitution, le Célibat)..... 1 vol. in-8° 500 p. 3 20 3 50

Le rôle de la femme (J. Grave)..... 0 90 1 50

Les anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure)..... 0 15 0 20

CARTES POSTALES

6 Vues de la Colonie d'Aiglemont "L'Essai"..... 0 50 0 60

Contre l'Eglise, 6 cartes par J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

(Œuvres de Nietzsche)

Le Gai Savoir (trad. P. H. Albert)..... 3 20 3 50

... ainsi parlait Zarathoustra (trad. H. Albert)..... 3 20 3 50

La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50 3 20 3 50

De Kant à Nietzsche (J. de Gaullier)..... 3 20 3 50

Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck)..... 3 20 3 50

Nature et Science (Louis Büchner), trad. de Lauth..... 2 75 3 25